

INTRODUCTION

Les pouvoirs du nihilisme actif

Houellebecq éducateur

Si l'évidence conduit à placer philosophiquement Michel Houellebecq sous le signe de Schopenhauer, il ne manque pas d'intérêt non plus de le regarder dans l'ombre de Nietzsche, non comme un personnage conceptuel du philosophe, entre le Dernier des Hommes ou l'un des Deux Rois, le Plus Hideux des Hommes ou l'Homme à la Sangsue, le Mendiant Volontaire ou l'Ombre Voyageuse, l'Enchanteur ou le Devin, mais comme un homme qui aborde en romancier des sujets que Nietzsche traite en philosophe.

Ainsi avec le nihilisme, qui peut être chez l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* actif ou

passif ; ou bien, au sens que donne la troisième *Considération inactuelle* intitulée *Schopenhauer éducateur*, avec l'Éducateur ; sinon avec le Rire qui, on le sait, tient un rôle majeur dans l'économie de la pensée nietzschéenne.

Houellebecq est donc le romancier du nihilisme ; en même temps, ses multiples leçons d'anatomie du réel font de lui un Éducateur ; ajoutons à cela qu'avec l'humour, l'ironie et le cynisme, son roman génère régulièrement le léger sourire ou le franc rire, l'éclat rabelaisien ou le sarcasme voltairien, le grincement swifzien ou le rire foucaldien, sans oublier le clin d'œil diderotien.

J'ai commis un jour l'erreur de croire qu'être le romancier du nihilisme c'était être soi-même nihiliste – c'était aussi sot que de croire qu'un oncologue qui diagnostique une tumeur maligne est le créateur de cette tumeur, qu'il en est responsable, qu'il peut même en être dit coupable, et qu'on pourrait, de ce fait, le conduire pieds nus en direction du bûcher pour le punir d'avoir simplement dit ce qui est. J'ai été de ceux qui, quand Houellebecq montrait la lune, regardaient le doigt...

Soumission m'a dessillé. Parce que ce roman vif et malin, ironique et sarcastique, ce roman, donc, va vite. Plus vite que les autres dont les rythmes m'ont paru plus baroques au sens étymologique – celui de la perle irrégulière –, donc plus labyrinthiques. Cette grande vitesse lisse le tout comme dans la patine d'une peinture sur bois de la Renaissance : personnages et intrigue, nouages et dénouages des événements, balancements et cadences, tressage d'histoires, maîtrise de la ligne romanesque à la manière d'un roman policier, sinon de science-fiction. *Soumission* est le 1984 de la littérature française.

Je n'avais pas fait assez attention aux déminages du nihilisme qu'apportent les saillies, les drôleries, les vanes, les plaisanteries. On ne saurait résumer tel ou tel trait sans affadir. Il faut citer, même longuement. Ainsi, cette scène dans laquelle le personnage principal souhaite savoir où en est sa sexualité : « Étais-je, vieillissant, victime d'une sorte d'andropause ? ». Pour en avoir le cœur net, il se rend sur le site pornographique Youporn. « Le résultat fut d'entrée de jeu extrêmement rassurant. »

Suivent des considérations sur les films pornographiques. Morceau d'anthologie : « Dans

l'un des plus répandus, un homme (jeune ? vieux ? les deux versions existaient) laissait sottement dormir son pénis au fond d'un caleçon ou d'un short. Deux jeunes femmes de race variable s'avisèrent de cette incongruité, et n'avaient dès lors de cesse de libérer l'organe de son abri temporaire. Elles lui prodiguaient pour l'enivrer les plus affolantes agaceries, le tout étant perpétré dans un esprit d'amitié et de complicité féminine. Le pénis passait d'une bouche à l'autre, les langues se croisaient comme se croisent les vols des hirondelles, légèrement inquiètes, dans le ciel sombre du sud de la Seine-et-Marne, alors qu'elles s'apprêtent à quitter l'Europe pour leur pèlerinage d'hiver. L'homme, anéanti par cette assomption, ne prononçait que de faibles paroles ; épouvantablement faibles chez les français ("Oh putain !", "Oh putain, je jouis", voilà à peu près ce qu'on pouvait attendre d'un peuple régicide), plus belles et plus intenses chez les Américains ("*Oh my god !*", "*Oh Jesus-Christ !*"), témoins exigeants, chez qui elles semblaient une injonction à ne pas négliger les dons de Dieu (les fellations, le poulet rôti), quoi qu'il en soit je bandais, moi aussi, derrière mon écran iMac 27 pouces, tout allait pour

le mieux ». Le chapitre se termine ainsi. Le suivant commence avec des considérations sur l'emploi du temps du professeur d'université qui bande encore.

Sans le rire, le nihilisme est une démission ; avec lui, il devient une force. Le nihilisme est le doigt du sage montrant la lune qui est son rire. Le burlesque est l'une des modalités du tragique ; il déchire le visage et montre le crâne avant de refermer la blessure, puis de laisser le spectateur à son rire. On a vu. Qui veut voir voit ; et c'est le rire qui fait voir.

Quand et comment y a-t-il nihilisme chez Nietzsche ? Quand la mort de Dieu vide le monde du sens qu'il lui donnait. Pas besoin d'aller chercher plus loin. Tant que les hommes croient à un arrière-monde dans lequel règne une divinité qui décrète le Bien et le Mal, il existe un ordre qui fait sens ; dès que l'on constate que Dieu n'est plus, alors tout ce qui l'accompagnait s'effondre : il n'y a plus ni Bien ni Mal, certes, mais également ni Beau ni Laid, ni Vrai ni Faux, ni Juste ni Injuste. Seulement des perspectives sur le monde.

Nietzsche écrit : « *Nihilisme* : le but fait défaut ; la réponse au "pourquoi ?" fait dé-

faut ; que signifie le nihilisme ? – *que les valeurs suprêmes se dévalorisent* » (*Fragments posthumes*). Qui niera qu'en notre époque le but fasse défaut ? Que les réponses fassent défaut ? Que les valeurs fassent défaut ? Les nihilistes. Car, à l'heure actuelle, le nihiliste définit celui qui nie le nihilisme. Il nie ce qui nie. Stade ultime de la négation et de la négativité.

Plus que tout autre auteur, voire que tout autre artiste ou tout autre philosophe, Michel Houellebecq s'inscrit dans la configuration nihiliste de notre époque sans Dieu, sans transcendance, sans valeurs, une époque qui laisse les pleins pouvoirs à l'argent. S'il existe un seul Dieu aujourd'hui, une seule valeur, une seule religion, allons la chercher du côté du Veau d'Or. Michel Houellebecq critique le capitalisme et sa formule libérale en vertu de laquelle le marché fait la loi.

Le regretté Bernard Maris l'a bien compris, qui avait écrit un *Michel Houellebecq économiste* dans lequel il se réjouissait de cette phrase prononcée dans *La Carte et le territoire* par une femme qui enseigne l'économie : « J'ai gâché ma vie à enseigner des absurdités contradictoires à des crétins arrivistes ». L'économie n'est sûrement pas une science, pas même

humaine ; c'est une théologie, celle du capital qui fournit les éléments de langage à une religion : le capitalisme.

« Mai 68 » a beaucoup détruit mais n'a rien construit – situation nihiliste par excellence. Aucune valeur n'a suivi la destruction massive qui a suivi l'effervescence de cette sombre flambée ontologique. Les valeurs de la civilisation sont tombées comme un château de cartes : l'ordre, le travail, l'autorité, la hiérarchie, la famille, le patriarcat, la patrie, le respect, l'honneur, l'instruction, la tradition, l'enseignement, les usages, la politesse.

Houellebecq ne fait pas l'éloge de ces valeurs, entendons-nous bien. Il ne les regrette pas ; il ne fait pas partie des réactionnaires qui souhaiteraient les remettre au goût du jour. Nul doute qu'ainsi, il obtiendrait avec cette option restauratrice la monnaie qui permet de payer son entrée à l'Académie française. Il constate juste que le château s'est effondré.

Il remarque également que, si « Mai 68 » a critiqué une forme du capitalisme, le paternalisme, il n'a pas aboli le capitalisme lui-même puisqu'il a rendu possible sa formule libérale qui assure sa survie. Dans les décombres, il ne

reste donc qu'une liberté effrénée pour ceux qui sont jeunes, riches, beaux, forts, puissants, une poignée, et une servitude sans nom pour ceux qui sont vieux, pauvres, laids, faibles, impuissants, la majorité. Une autre lutte des classes que Houellebecq installe dans la lumière crue de son style blanc.

Le sexe, l'art contemporain, le corps, le travail, le couple, la transgenèse, tout est soumis à l'ordre libéral où l'animal le plus sauvage et le plus brutal impose sa loi à la bête la plus faible. Michel Houellebecq le montre froidement bien qu'ironiquement dans son œuvre. Le nihilisme est son objet.

Nietzsche distingue donc deux formes de nihilisme : le nihilisme passif qui exprime l'effondrement, le déclin, l'épuisement, le pessimisme, la faiblesse ; le nihilisme actif qui crée selon l'ordre du gai savoir, qui réagit contre le nihilisme passif non pas par le renoncement mais par la mobilisation, le désir d'inventer de nouvelles possibilités d'existence.

En quoi Michel Houellebecq relève-t-il plus du nihilisme actif que de sa formule passive ? En tant qu'il sauve le monde par l'art et par la vie d'artiste qui est la sienne. Sa vie est œuvre d'art au même titre que son œuvre, car

l'une est l'autre et ne s'en distingue pas. Son nietzschéisme est schopenhauerien.

Dès lors, comment Michel Houellebecq pourrait-il être Éducateur, bien que nihiliste ? Comme nihiliste actif qui rebondit sur la négativité pour obtenir la positivité d'une vie d'artiste. Le travail qui consiste à se distinguer des nihilistes passifs pour rejoindre le camp des nihilistes actifs donne son sens même à cette entreprise d'éducateur.

Dans l'esprit de Nietzsche, qui est éducateur, quand et comment ? Celui qui dévoile et dénude, celui qui tire le rideau et démonte les illusions, chasse les fictions, annonce que le Roi est nu. Schopenhauer l'est pour Nietzsche parce qu'il détruit les chimères du judéo-christianisme et de la philosophie occidentale qui s'est si souvent montrée sa domestique.

L'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* casse tous les jouets avec lesquels s'illusionnent la plupart des gens. Le libre-arbitre ? Il n'existe pas : nous sommes des aveugles dans la nuit, conduits par une puissance monstrueuse : le Vouloir. L'amour ? Une autre fiction qui nous fait croire que nous choisissons un partenaire alors que c'est l'instinct génésique,

une modalité du Vouloir, qui nous conduit à faire ce que nous faisons. Le monde ? Un effet de miroir, une illusion d'optique : il n'est rien d'autre que ma représentation rendue possible par mon cerveau, sans lui, le monde n'est plus. La mort conduit le bal : elle détruit les formes prises par le Vouloir, mais le Vouloir, lui, est immortel. Nous allons mourir, mais pas le Vouloir qui nous fait et qui nous veut.


Michel Houellebecq est éducateur dans le lignage schopenhauerien puis nietzschéen : il va contre son temps, contre son époque, il est lui aussi un intempestif, un inactuel. Il raille le travail, la famille, la patrie et il raille également le contraire du travail, de la famille, de la patrie ; il ridiculise le sexe, l'amour, le couple, mais il ridiculise aussi le contraire du sexe, de l'amour, du couple. Il obéit au devoir que Nietzsche assignait au philosophe : « Détruire la sottise sous toutes ses formes » ou bien encore : « Nuire à la bêtise ».

Nos temps sans Dieu ne sont hélas pas sans dieux : l'argent, le marché, le capitalisme, le libéralisme, le narcissisme, l'égotisme, l'infantilisme, le mercantilisme, la cupidité, la vénalité – liste non exhaustive. Michel Houellebecq rit dans les grands cimetières sous la lune.

Il a contre lui tous les prêtres de ces divinités nouvelles.

La réception de *Soumission* a déchiré le voile qui a permis de voir à l'œuvre les prêtres de cette religion nihiliste. En parlant d'un monde qui pourrait devenir notre monde, les domestiques du monde tel qu'il est ont ouvert la gueule pour mordre comme une bête surprise dans sa tanière.

Lire et relire *Soumission*, puis lire et relire les articles qui lui ont été consacrés, enfin écouter ou regarder à nouveau les émissions qui ont ajouté leurs vociférations à la curée, voilà qui permet, à la manière d'un Bourdieu libéré du désir d'assentiment de l'université, de voir comment fonctionne le mécanisme qui a repris le dispositif de l'Inquisition du Moyen Âge ou du Tribunal révolutionnaire de 1793, son frère jumeau : instruction à charge, procès sans avocats, accusations sans défense, sentence connue dès avant la parution à la barre, condamnation au bûcher, conduite dans la charrette sur le lieu de l'exécution, jouissance à brûler, puis à jeter le corps du délit à la fosse commune. Fermez le ban...



L'artiste a vu ; il a dit, il a raconté ; le clergé du nihilisme l'a condamné. Ce petit livre est le récit de cette condamnation. Il est également une cartographie, un agenda, un répertoire, un bottin, un annuaire de la Collaboration – le grand sujet de ce roman qui fonctionne trop comme un miroir pour que les fourriers de la négativité n'aient pas eu envie de le briser.